

Ces écrivains noirs qui rêvent d'être "simplement" américains

LE MONDE DES LIVRES | 13.11.08 | 12h15 • Mis à jour le 13.11.08 | 12h15

Un soir de novembre, à Manhattan, dans la librairie Borders, sur la 57^e Rue, un vaste rayon arbore la pancarte "*Littérature*". Impossible, pourtant, d'y trouver le moindre volume de l'un des plus grands écrivains noirs de la jeune génération, Colson Whitehead. Après quelques détours dans un labyrinthe d'étagères, une vendeuse, noire elle aussi, vient à votre secours. "*Whitehead ? Par là-bas : "Littérature africaine-américaine".*" Face à votre étonnement, la jeune femme se met à rire, "*Oui, c'est vrai, après tout, pourquoi n'est-on pas rangés nous aussi sous la pancarte "Littérature" ?*" Elle semble se poser la question pour la première fois, et il y a dans sa voix et son regard - comme chez tant de New-Yorkais au lendemain de ce 4 novembre - quelque chose de calme et de lumineux. Ses paroles ne font-elles pas écho à celles d'un supporter de Barack Obama au soir des élections, "*Cela a toujours été ce pour quoi nous nous sommes tant battus : être perçus simplement comme des Américains*" ?

Depuis les années 1960 et l'émergence des études dites "postcoloniales", alors même que les littératures "non blanches" commencent à être étudiées dans les universités américaines, elles se constituent en autant d'entités séparées. Cette stratégie, politique avant tout, est conçue d'abord comme une forme de "discrimination positive", mais elle se transforme de facto, au fil du temps, en une forme de ségrégation culturelle. Aux yeux du critique Harold Bloom, professeur à Yale, ces catégories ("*gender studies*", "*queer studies*" ou "*African-American studies*") sont des "*épiphénomènes identitaires*", valables politiquement, mais pas toujours artistiquement. Comment, dès lors, s'affirmer comme partie intégrante du canon littéraire ? Comment être, simplement, un "*écrivain américain*" ? Paradoxalement, au moment même où l'Amérique semble franchir un extraordinaire obstacle politique, il lui reste à démocratiser pleinement sa culture.

Et la route, hélas ! sera longue, comme en témoignent plusieurs grands écrivains noirs, issus de générations postérieures à celle de Toni Morrison. Jamaica Kincaid, par exemple, née en 1949 dans les Antilles, et de dix-huit ans la cadette de Morrison, est sans doute l'une des plus belles plumes de la littérature américaine contemporaine. Dans *Autobiographie de ma mère*, publié en 1996, elle écrit : "*Tout au long de ma vie, il n'y a jamais rien eu qui me séparât de la mort ; j'ai toujours senti un vent morne et noir dans mon dos.*" Selon Kincaid, beaucoup de Noirs américains pensent que les idées de "*race et de classe*" sont fixées de toute éternité, alors qu'il ne s'agit là que d'une configuration éphémère du jeu de pouvoir. Cependant, elle qui vit dans le Maine et sait jouir de l'instant présent "*jusqu'à un certain point*", dit penser sans relâche à la manière dont elle est venue

au monde, dont ses ancêtres ont été débarqués aux Antilles comme esclaves. *"Cela, je ne pourrai jamais l'oublier. Ni le pardonner. C'est comme une grande vague qui continue de déferler."*

Un immense écrivain de la génération suivante, Colson Whitehead, pose autrement la même question identitaire. Né à New York en 1969, Whitehead écrit sur les Noirs *"d'avant les droits civiques"*, et aussi sur ceux d'après. Dans *Ballades pour John Henry*, publié en 2001, le héros, J., réfléchit à *"l'idéal de la masculinité noire dans un pays castrateur"*, où les siens ont été tour à tour *"Nègre"*, *"de couleur"*, *"Afro-Américain"*, *"Africain-Américain"*, mais au fond *"toujours quelque part, nègre"*. Et il désespère de parvenir un jour *"au nom qui me donnera la dignité et le respect qui me sont dus"*. Chaque année, ajoute-t-il, *"quelqu'un imaginait quelque chose qui nous conduirait un peu plus près de la vérité, comme si cette chose que nous pensions approcher existait vraiment"*. Que penserait donc J. de la nuit du 4 novembre ? Sans doute resterait-il sur ses gardes, lui qui aime ces *"épiphanies à l'Américaine : brèves et illusoire"*.

Plus jeune encore que Whitehead, il y a ZZ Packer, née en 1973 à Chicago et ainsi décrite par un critique américain : *"Jeune, noire, grande gueule, veste en cuir, ancienne élève de Yale, publiée dans le New Yorker et célébrée par John Updike."* ZZ Packer, dès son premier recueil de nouvelles, *Drinking Coffee Elsewhere*, publié en 2003, se fait remarquer par son style, mais aussi par sa manière d'attaquer de front les malaises de la couleur dans un tissu social artificiellement uniformisé. *"Plus la race est censée n'avoir aucune importance, dit-elle, plus elle en a. C'est un des grands problèmes de l'Amérique d'aujourd'hui."* L'un des aînés de ZZ Packer, James Alan McPherson, loue quant à lui l'ouverture politique de sa cadette. *"Nos sensibilités ont toutes été réduites à de si maigres enjeux-notre sexe, notre race..., explique-t-il, mais les personnages de ZZ ont toujours une intuition bien plus vaste d'eux-mêmes."*

Rares, sinon, sont les écrivains "bi-raciaux", comme Emily Raboteau et Victor La Valle, encore peu connus, mais qui eux aussi - comme Obama - se sont choisis *"du côté des Noirs"*. Reste donc à rêver cette Amérique *"post-raciale"* dont parlent tant les analystes politiques. Et pourquoi pas, oui, demander l'impossible ?

Lila Azam Zanganeh

Article paru dans l'édition du 14.11.08